

Michèle Gazier

Les passantes

roman



MERCURE DE FRANCE

DU MÊME AUTEUR

LE NOM DU PÈRE, Les éditions du Chemin de fer, 2018
LEÏLA MENCHARI, LA REINE MAGE, Actes Sud, 2017
SILENCIEUSE, Seuil, 2017
LA PASIONARIA, Naïve, 2015
LES CONVALESCENTES, Seuil, 2014, Points, 2015
NOIR ET OR, Seuil, 2015, en collaboration avec Pierre Lepape
ROTRAUT, Dilecta, 2014
L'HOMME À LA CANNE GRISE : RÉCIT, Seuil, 2012
VIRGINIA WOOLF, Naïve, 2011
NATHALIE SARRAUTE, L'APRÈS-MIDI, Naïve, 2010
LA FILLE, Seuil, 2010
NOIR PANTHÈRE, J.-P. Bayol, 2008
ABÉCÉDAIRE GOURMAND, NIL, 2008
UN SOUPÇON D'INDIGO, Seuil, 2008
EN SOUVENIR DE VOUS, Seuil, 2006
MONT-PERDU, Seuil, 2005
LES GARÇONS D'EN FACE, Seuil, 2003
LE FIL DE SOI, Seuil, 2001
HISTOIRE D'UNE FEMME SANS HISTOIRE, Julliard, 1993, Seuil, 1999
LE MERLE BLEU, Seuil, 1999
SORCIÈRES ORDINAIRES, Gallimard, 1999
EN SORTANT DE L'ÉCOLE, Julliard, 1992, Seuil, 1999
UN CERCLE DE FAMILLE, Seuil, 1996
NATIVITÉ, Seuil, 1995

LES PASSANTES

Michèle Gazier

LES PASSANTES

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

*Pour Pierre, toujours.
Pour nos passantes et nos passants.*

Prologue

C'est une nuit d'été sous un ciel ruisselant d'étoiles. Dans le village, le silence est d'une profondeur troublante. Il est tissé de mille bruits que l'obscurité rend étranges : le vent dans les branches du figuier nain, la stridulation des insectes, le cri lointain des paons dans la ferme voisine. Le silence n'existe que par ces bruits légers qui le bordent et le sondent. Elle est assise seule dans le jardin. Elle a trente ans, peut-être plus, peut-être moins, elle est sans âge. Elle sait que sa vie va basculer car elle bascule ainsi toutes les nuits depuis des décennies. Pourtant elle ne peut pas arrêter le rêve. Elle a essayé, elle essaye encore, de toutes ses forces, mais il se poursuit, imperceptible.

L'air est tiède et elle compte les étoiles filantes, nombreuses en ce mois d'août. Une étoile, un vœu. L'avenir est tissé des bonheurs que chaque trait lumineux avalé par l'horizon promet.

Partir d'ici. Ne plus vivre dans cette famille amputée du père. Étudier sérieusement la musique. Ne plus se brûler les mains avec les produits agressifs du salon de coiffure. Ne plus

accepter l'inacceptable, ce secret qui la déchire, qu'elle est trop jeune pour porter. Elle compte ses vœux. Pour réussir, elle doit arriver à treize. Treize étoiles, treize vœux. Elle en est à douze quand le cri déchire la nuit.

Il n'y a plus personne dans son lit depuis des lustres. Tous les amoureux, les amants, les amis ont fui sa folie nocturne. Dans l'appartement étroit de ce vieux quartier où elle vit désormais, ses voisins – un jeune couple – doivent avoir le sommeil solide. Ou ils se sont habitués.

MADELEINE

Quand elle est arrivée à Montpellier, on l'a à peine remarquée. Elle était comme sortie d'un autre temps. Tous ses vêtements dataient d'au moins trente ans. Ils avaient pourtant belle allure mais leurs couleurs étaient fanées et leurs coupes – pantalons larges, vestes très cintrées, très longs manteaux et imperméables – sentaient la naphtaline et les coffres oubliés des greniers. Pourtant personne n'a pensé qu'elle était habillée par une institution caritative. Sa garde-robe dénonçait les bonnes marques anciennes, désormais vieillotées mais de qualité. Elle n'avait pas le visage des femmes qu'une vie de misère sculpte à grands traits et dont le regard dit le manque ou la soumission.

C'est la tristesse de ses yeux noirs qui m'a d'abord surpris. Une tristesse sans fond, inépuisable, que ne contredisait pas l'indifférence avec laquelle elle m'accueillait tous les jours depuis notre première rencontre.

Je l'avais croisée une fois ou deux dans les rues de la vieille ville. Elle avait l'air de glisser sur l'asphalte, et sa silhouette menue semblait plus vulnérable encore au pied des hôtels

particuliers imposants, souvent mal entretenus, de ce quartier ancien dont une rénovation récente a chassé les vieux locataires. Elle inclinait la tête pour saluer sans regarder celui ou celle qui venait en face, avec un petit plissement de bouche et un léger mouvement du cou qui ne manquaient jamais de m'évoquer les bonnes sœurs de mon enfance.

Mais, hormis cette attitude, elle n'avait rien d'une bonne sœur. Elle devait déjà avoir une bonne soixantaine lorsqu'elle est venue s'installer à Montpellier. Et c'est quelques mois – six, huit – après son arrivée qu'elle a laissé un message sur notre boîte vocale. Elle sollicitait nos services d'infirmier pour la mise en place quotidienne de soins prescrits par son médecin. Elle n'avait pas précisé de quels soins il s'agissait ni quel était son médecin. Mais ce genre de demande à la fois vague et pressante ne nous surprenait plus.

Même si Montpellier compte de nombreux centres de soins, nous – les quatre membres d'un cabinet d'infirmiers libéraux – exerçons notre métier sans répit. Nous sommes aussi, à l'occasion, et l'occasion est nombreuse, des assistants sociaux et des interlocuteurs faciles d'accès. Combien de fois suis-je passée par la pharmacie pour y chercher les médicaments de patients alités et seuls? Et il m'est arrivé souvent de faire avec mes courses alimentaires quelques achats pour celles ou ceux de mes malades qui ne pouvaient pas se déplacer. C'est à nous que téléphonent les enfants ou petits-enfants de nos patients, eux qui ont le plus souvent quitté la ville depuis longtemps, avalés par la capitale ou par des destinations plus lointaines, souvent

à l'étranger. Des cartes postales accrochées aux murs ou tenus par des aimants sur le frigo témoignent de leurs pensées et de leur éloignement. De leur absence.

Mais nous avions très vite compris que celle que nous nommions madame Prat, sans prénom avait-elle précisé, lorsque nous le lui avons demandé par courtoisie, sa carte verte la désignant sous celui de Marie, n'avait aucune famille. Pourquoi avait-elle choisi de s'installer ici, à Montpellier? Nous l'ignorerions longtemps même si son fort accent catalan nous avait permis de deviner que Montpellier était à la fois près et loin de cette région pyrénéenne dans laquelle elle était sans doute née et avait vécu assez longtemps pour en garder les intonations, la musique. Dont elle avait voulu s'éloigner mais pas trop.

De quoi souffrait-elle? D'un vieux diabète dont elle prétendait ne plus savoir à quel moment de sa vie il était apparu. Longtemps elle avait été traitée avec des comprimés, pris plus ou moins régulièrement, semblait-il. Puis elle avait plongé. Coma diabétique et piqûres d'insuline. Ce sont ces piqûres qu'elle refusait de faire toute seule qui nous conduisaient deux fois par jour – matin et soir – à son domicile. Elle n'a jamais voulu connaître sa glycémie, ni regarder la goutte de sang que nous faisons perler au bout de son doigt pâle et flétri. Ni regarder le stylo qui piquait son bras ou sa cuisse. Pendant ces moments, elle s'absentait, ne répondant même pas aux questions banales que nous lui posions. Avait-elle mal? Avais-je piqué au mauvais endroit? Elle demeurait impassible et son visage lisse, absent m'évoquait celui d'une morte.

Au tout début de son inscription chez nous, alors que chacun à tour de rôle, en fonction de notre agenda, de nos jours de repos, des soins prioritaires, des urgences, passions la piquer, elle n'avait pas demandé à nous identifier. Elle avait chassé nos présentations d'un geste de la main qui signifiait : peu importe. Nous étions les infirmiers, les piqueurs, indispensables mais, d'une certaine manière, anonymes. Nous entrions dans sa peau, pas dans sa vie.

Tout a changé lorsque, Évelyne étant partie en congé maternité, nous l'avons remplacée par Léonor, une infirmière intérimaire, en réalité la tante d'Évelyne qui avait pris une semi-retraite, mais rendait encore quelques services. Elle avait une solide expérience hospitalière et sa présence rassurante plaisait à nos patients les plus inquiets. Léonor était à peine plus jeune – dix ou douze ans – que la plupart de nos malades, et c'est à elle qu'ils confiaient le plus volontiers leurs problèmes de solitude et d'enfants oubliés, toujours trop loin, toujours trop occupés. Elle savait leur répondre avec une certaine verdeur, qui les faisait sourire ou même rire, ce qui les ramenait à la raison. Leurs enfants étaient aujourd'hui ce qu'eux avaient été hier : des personnes actives et occupées. En un mot : des parents.

Nous avions prévenu Léonor de l'accueil glacé que madame Prat réservait à chacun de nous. Nous étions ses intrus familiers. Elle avait besoin de nous et craignait moins de laisser percer sa peau que de nous voir pénétrer son espace vital. Alors elle réduisait notre présence à un minimum de mots échangés. Inutile de commenter pour

elle la couleur du ciel ou la douceur d'un soleil de printemps. Elle était aussi allergique à la météo qu'à notre présence.

Dans ce contexte, nous avons guetté la réaction de Léonor. Celle-ci nous plongea dans la perplexité.

*

Il y a un an environ, alors qu'elle était dans le tram pour se rendre à l'hôpital, Léonor l'avait vue monter à la station Comédie. C'était une heure creuse et de nombreux sièges étaient vacants. Elle était assise, et l'autre, cette femme qui n'était alors pas sa patiente, s'était dirigée vers elle, bien raide, regard lointain, sans prêter attention à personne ni manifester le moindre intérêt pour son vis-à-vis.

La femme était vêtue d'un imperméable rouge de marque – belle coupe, beau tissu – mais bien trop grand pour son corps menu. Un de ces manteaux de pluie que l'on portait dans les années 70 et dont la couleur écarlate déchaînait souvent les sarcasmes de vos amis qui vous traitaient de communiste ou criaient simplement : « olé ! » comme à la corrida.

Ses cheveux blancs étaient coiffés en un maigre chignon que retenaient des pinces dorées. Et elle portait des gants en voile beige, de la couleur des bas et des collants dits « chair ». Ce sont eux, les gants, plus encore que le manteau « coco », qui avaient surpris Léonor. Personne en ce début de septembre n'en portait encore, pas plus que d'imperméable par temps radieux. Ici la notion de demi-saison existe, avec ce

que cela apporte de douceur, de lumière. Jadis, lorsque le moment n'était pas encore venu d'enfiler une veste chaude ou un manteau, alors qu'on sortait avec juste un chemisier et, pour les plus frileuses ou les plus prudentes, un gilet, on disait qu'on sortait « en taille ». Et ce jour-là de l'apparition de la femme en rouge était un de ces jours à sortir « en taille » et à aller prendre son petit noir en terrasse.

Lorsqu'elle rapporta cette scène, Léonor employa le mot flash. Une image ancienne, enfouie, oubliée avait refait surface avec une violence inouïe. Elle avait revu les mains gantées d'une certaine Esther au-dessus du bac à shampoing, et, dans le miroir, disait-elle, ce même regard fuyant et triste de la vieille dame assise sur le siège d'en face.

Mais Esther, le nom lui était revenu avec l'image, cette jeune femme qui émergeait de sa mémoire lointaine avait une chevelure de jais et un teint lumineux, un teint pâle et rosé de fille saine. Pourtant, sans l'ombre d'une hésitation ou d'un doute, elle avait su que la vieille dame en rouge, sa voisine de tram, pouvait être cette Esther, fille de parents éloignés par alliance, à peine connue et, depuis des lustres, disparue de sa vie. Elle avait, nous dit-elle, les mêmes yeux tristes, perdus, presque aveugles et les pommettes hautes de cette Esther dont elle n'avait plus eu la moindre nouvelle et dont personne dans son entourage ne semblait ni en avoir, ni s'en préoccuper. Si d'aventure quelqu'un l'évoquait pour répondre à une question, toujours la même – qu'est devenue Esther? –, la personne baissait la voix avec une certaine gêne pour donner une réponse vague. Esther serait partie vivre

à Barcelone, ou à Mexico..., ses destinations imaginaires étaient flottantes, comme son histoire. En fait on semblait tout ignorer d'elle. Comme si un mur d'oubli protégeait tous ceux qui l'avaient un jour approchée ou croisée. Comme si se tenir à l'écart de l'histoire ancienne, dont elle avait été une protagoniste ou une victime, était une mesure salutaire.

Puis, peu à peu, plus personne n'avait reparlé d'Esther et les années s'étaient écoulées.

Léonor avait quitté la ville où elle avait connu Esther et elle l'avait oubliée, croyait-elle. Seul subsistait le souvenir de ses gants de shampooineuse, son regard fuyant dans le miroir et le contour imprécis d'un drame survenu plus tard, des années après cette brève rencontre, et dont personne ne se hasardait à faire le récit. Pauvre Esther! Elle avait vécu l'innommable, se contentait-on alors de dire. Et l'événement qui avait déchiré sa vie restait innommé comme si le dire pouvait porter malheur.

Le récit détaillé de Léonor était étrange. Nous nous connaissions peu et je ne suis pas du genre à inviter à la confiance. Une chose était sûre, cette rencontre dans le tram l'avait ébranlée et retrouver là, dans cette intimité particulière des soins, une femme dont le destin, me semblait-il, l'effrayait l'avait conduite à me parler à moi, avec qui elle n'avait aucune forme de complicité. Assez vite, lors d'une réunion au cabinet, nous avons échangé tous ensemble sur le sujet. Léonor a paru soulagée de partager son malaise avec nous trois.

Cette résurgence soudaine d'une image enfouie depuis presque un demi-siècle l'avait heurtée avec plus de

violence qu'elle n'osait le dire. Se sentait-elle coupable d'indifférence? Elle nous déclara, comme pour se justifier : « Pourquoi aurais-je pensé à elle? » Elle s'était dit la même chose, en silence, tandis que le tram avançait et qu'elle laissait se dissoudre la vision de la jeune femme lumineuse et sombre du salon de coiffure. Et cela l'avait calmée, rassurée. Il n'y avait rien d'extravagant dans cette apparition soudaine. Il nous arrive si souvent d'établir des ponts fragiles et fous entre des fantômes d'hier et des silhouettes d'aujourd'hui ou vice versa...

Ce qui l'avait le plus troublée c'est que cette femme en rouge, celle qu'elle nommerait Esther, lui avait parlé dans le tram. Perdue dans ses réflexions, elle n'avait pas compris tout de suite qu'elle s'adressait à elle. Entre les deux femmes, telle une musique étrange s'était élevée une voix, comme dissociée du corps et du visage de la parleuse tournée vers l'extérieur, avalée par la contemplation du paysage qui défilait derrière la vitre, ces quartiers éventrés que traverse le tram. Elle les nommait d'une voix discrète et sur un ton légèrement interrogatif. Elle éprouvait ses souvenirs de lieux familiers et perdus qu'elle retrouvait là, attendant de sa voisine un assentiment, un peu comme un enfant teste l'emploi de nouveaux mots dont il n'est pas sûr de comprendre le sens. Son français était parfait et incertain. Un français d'étrangère ou de Française ayant peu pratiqué sa langue pendant un certain temps.

Léonor était fascinée par cette personne paisible dont le bavardage léger ne parvenait pas à masquer le dénuement. Ses chaussures éculées étaient sorties depuis longtemps du

magasin chic où elles avaient été achetées. Il en était de même de son sac à main. Tout ce qu'elle portait datait d'au moins quarante ans, voire davantage. Elle était sans âge. Hors d'âge serait plus juste mais plus cruel. Elle est descendue à la station Saint-Éloi.

C'est seulement après son départ, alors qu'elle était presque seule dans le tram, que lui était apparu comme une évidence que cette inconnue qui lui évoquait Esther pouvait être Esther.

Sans doute aurait-elle oublié la femme en rouge du tram si rien ne l'avait ramenée à elle. Après le choc de cette rencontre et l'acceptation que l'Esther de sa jeunesse puisse réapparaître, elle avait passé quelques appels à des amis d'antan avec lesquels elle avait gardé de plus ou moins vagues liens. Personne n'avait de nouvelles d'Esther. Certains ne se souvenaient même plus d'elle. De quelle Esther parlait-elle? En un mot, la brune piquante aux yeux tristes du salon de coiffure avait sombré dans les oubliettes de la mémoire et personne ne semblait souhaiter l'en extraire. Les commentaires se ressemblaient tous. Elle devait être bien vieille aujourd'hui si elle n'était pas morte. Dans cette famille, ils mouraient jeunes. Et que viendrait-elle faire à Montpellier? Léonor avait répondu : se soigner. Mais dans l'esprit des gens qu'elle avait sollicités, comme le souvenir, insaisissable, fuyant, du malheur qui accompagnait son histoire, Esther n'existait plus, et les fantômes ne vont pas à l'hôpital.

Puis, alors que l'épisode du tram s'était éloigné puis dissous dans la chair d'un quotidien intense, elle avait été

appelée à faire ce remplacement infirmier chez nous. Et elle était retombée sur la dame en rouge.

Nous aurait-elle parlé de l'identité possible de notre patiente si nous ne l'avions pas prévenue des difficultés de contact que nous avons avec cette vieille personne exigeante et ingrate, et de l'ignorance des choses de sa vie et de sa santé dans laquelle elle nous tenait? Sans doute. Elle avait besoin de confesser ce souvenir flou d'une Esther douloureuse dont elle s'était détournée adolescente car le malheur fait fuir la jeunesse.

Le fait est qu'elle m'a – qu'elle nous a tous – associés à cette histoire. De notre côté, nous lui avons parlé des relations difficiles qu'elle entretenait avec nous, de notre frustration face à son intransigeance et à son mépris. Aux yeux de madame Prat alias Esther, nous étions des piqueurs anonymes, des intrus vécus comme tels. Joseph, le jeune homme du cabinet, beau garçon un rien hâbleur, était, disait-il, tétanisé par cette femme qui semblait ne pas le voir et ne lui adressait pas la parole. Lui que les presque centenaires cherchaient à séduire était désarçonné par une telle indifférence, une telle froideur. Il l'avait baptisée Pôle Nord, et c'est souvent ainsi que nous la nommions entre nous, même si je n'étais pas favorable à ce type de surnom qui pouvait nous échapper en public. Pour contrer ce risque, Joseph avait simplifié le surnom. Elle était P.N.

*

Michèle Gazier

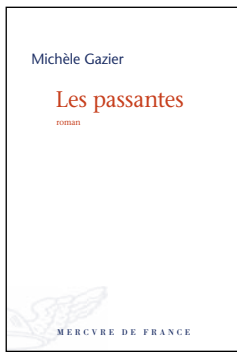
Les passantes

Je connais tout de ces situations maintes fois rencontrées en trente ans de métier. Mais je n'ai jamais pu me faire à cette peur qui vous étreint lorsque vous sonnez à la porte d'un patient, que vous entendez dans le fond de son appartement des cris ou des râles ou, pire encore, le silence, et que vous n'avez aucun moyen de voler au secours de celle ou de celui qui a tant besoin de vous. Appeler les enfants, souvent occupés, loin, injoignables, tenter d'alerter un voisin qui a peut-être un double de la clef. En dernier recours : appeler les pompiers...

Montpellier. Madeleine, Évelyne, Lilas, Léonor et Joseph sont infirmiers dans un cabinet médical. Parmi leurs patients, beaucoup de personnes âgées à qui ils prodiguent des soins, bien sûr, mais apportent surtout un peu de chaleur humaine. Ils se relaient auprès d'eux, créant un périmètre de protection. Parfois, il en faudrait peu pour qu'ils se laissent submerger. S'oublier et se perdre eux-mêmes, et ce serait alors tout un édifice fragile d'aide et d'assistance qui risquerait de vaciller...

Dans ce roman bouleversant, Michèle Gazier rend un hommage délicat à ces femmes qui sont des passantes des temps modernes, aux avant-postes de la solidarité et de l'altruisme.

Michèle Gazier a traduit des écrivains espagnols comme Manuel Vázquez Montalbán ou Juan Marsé. Elle est l'auteur de nombreux romans, dont *Silencieuse* et *Les convalescentes*.



Les passantes
Michèle Gazier

Cette édition électronique du livre
Les passantes de Michèle Gazier
été réalisée le 22 juin 2020
par les Éditions Mercure de France.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715254473 - Numéro d'édition : 365441)
Code Sodis : U35340 - ISBN : 9782715255456
Numéro d'édition : 372804